



Numéro
dédié à

ALPHY

Journal officiel de l'Académie Alphonse-Allais

« La statistique a démontré que la mortalité dans l'armée
augmente sensiblement en temps de guerre. »

11^e année – n° 42 – octobre 2026



Philippe
Bourvard

Noir et blanc

ENFONCÉ Stendhal, débordé Rimbaud, aujourd'hui seules deux teintes comptent : le noir et le blanc.

Disparues les conversations où nos aïeux cherchaient jadis sinon la vérité du moins une lumière. Évacués les échanges d'arguments dans lesquels chacun, de bonne foi, tentait d'approfondir voire d'enrichir ses propres idées.

Le manichéisme a pris le pouvoir ; il trie, écarte, tranche entre vérités obligatoires et erreurs condamnées. Au nom de l'idéologie dominante, on impose, on interdit, on vilipende tel ou tel, coupable, dans un passé « dont il devrait avoir honte », d'avoir éprouvé tel sentiment, exprimé telle idée à jamais abhorrée par nos modernes Torquemada.

Voltaire écrit *Candide*, s'oppose à l'inique condamnation de Calas, interroge l'islam dans sa pièce *Mahomet le prophète*. Qu'importe aux intolérants ! Leur conception très personnelle de la liberté d'expression les pousse à exiger que l'on déboulonne ses statues dans les parcs et jardins comme sur les places de nos villes au motif que certains de ses écrits auraient encouragé les négriers. Idem pour Colbert, auteur du « scandaleux » *Code noir*, livre dans lequel ils ne veulent voir qu'un racisme inacceptable.

Peut chaut à nos étrangleurs de liberté que Adolphe Léon Willette ait été l'illustrateur inspiré du *Parce Domine* de Montmartre et de l'admirable *Pierrot*. Il doit



être conspué, disqualifié, interdit, son square parisien débaptisé en représailles à sa collaboration à *La Libre Parole* de l'antisémite Drumont.

Alphonse Allais lui-même sera-t-il flétri pour sa chronique « Patriotisme économique » (*Deux et deux font cinq*) déclarant à l'Allemagne, non pas la guerre, mais « le choléra ou la variole, ou toutes ces maladies à la fois. Le ministère de la Guerre sera remplacé, bien entendu, par le ministère des Maladies infectieuses. [...] L'ancienne guerre était une bonne chose, mais un peu spéciale, malheureusement : car on

n'avait l'occasion que de tuer des hommes de vingt à quarante-cinq ans. Les gens à qui cela suffit sont de bien étranges patriotes. Moi, je hais les Allemands ; mais je les hais tous, tous, tous ! Je hais la petite Bavaroise de huit mois et demi, le centenaire Poméranien, la vieille dame de Francfort-sur-le-Mein et le galopin de Königsberg. Avec mon système, tous y passeront. Quel rêve ! »

Nos Fouquier-Tinville actuels pourfendent qui ne marche pas dans leurs pas, qui s'écarte du chemin tracé par ces obscuran-tristes. Un jour peut-être (demain ?) la culture comme le rire seront codifiés et syndiqués. Peut-être le sont-ils déjà.

Excellente rentrée à tous. 🍷

Jean-Pierre Delaune
Président
Grand Chancelier

2605 JOURS

Au 1^{er} octobre 2026, 2 605 jours se sont écoulés depuis que M^e Alain Fraitag, gloire du Barreau de Paris et défenseur de l'Association des Amis d'Alphonse Allais, a affirmé avoir déposé plainte contre nous.
La lenteur de la justice française ne laisse pas de nous étonner.

Le courrier des lecteurs



Monsieur le Rédacteur en chef,

Lors de la dernière Coupe du monde de football, j'ai été horrifié d'ouïr des commentateurs qui vilipendaient les femmes.

Nul n'ignore que l'Afrique du Sud a longtemps été l'artisan de l'ignoble apartheid à l'encontre des Noirs. Voici que désormais ce sont des appels à la violence contre la gent féminine. En effet, j'ai entendu très distinctement et à plusieurs reprises lancer cette anathème : « Baffe aux nanas ! Baffe aux nanas ! » sans que quiconque à la FIFA réagisse le moins du monde.

N'est-ce pas odieux ?

Alain Culte

Cher Alain Culte,

Il semble que vos oreilles vous aient trahi ou que l'élocution des journalistes évoqués ait été défaillante.

En réalité, il devait être question d'un match des Sud-Africains, qui sont aimablement surnommés Bafana Bafana, ce qui signifie « les gars, les gars », en xhosa, l'une des langues bantoues de l'Afrique du Sud.

Rien donc qui puisse porter ombrage à nos petites chéries.

Francisque Sarcey petit-fils

L'intrus du Périgord

La famille Talleyrand-Périgord a revendiqué être, par la famille de Grignols, une branche cadette de la famille des comtes de Périgord, descendants de Boson 1^{er}, comte de la Marche et de Périgord, même si cette filiation a été contestée, car le surnom de Talleyrand était utilisé comme nom de lignage.

Il n'empêche que le plus célèbre des Talleyrand est, bien sûr, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, né en 1754 à Paris, diplomate français de Louis XVI à Louis-Philippe.

Il faut bien avouer cependant qu'il n'a jamais, malgré la résonnance de son patronyme, posé son « bot » pied en Dordogne. Mais on lui en fera grâce puisqu'il était doté d'un bon sens de l'humour, si l'on en croit quelques-unes de ses citations les plus connues : « *Ne dites jamais du mal de vous ; vos amis en diront toujours assez.* » « *Le meilleur moyen de renverser un gouvernement, c'est d'en faire partie.* » Un jour il dit à ses domestiques : « *J'ai une bonne nouvelle pour vous. Vous allez être augmentés ! Vous étiez trois, vous serez quatre !* »

Le croquant du Périgord

PAUL
LÉAUTAUD
1872-1956



« *Celui qui ne comprend pas qu'on puisse étrangler une femme ne connaît pas les femmes.* »

Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse-Allais

L'Académie Alphonse-Allais est une association à but non lucratif régie par la loi et le décret de 1901, dont le siège social est en mairie de Honfleur (Calvados).

Son enregistrement a été effectué en sous-préfecture de Lisieux (Calvados) le 1^{er} août 1985 sous le n° 3025.

Il a fait l'objet d'un accusé de réception de la sous-préfecture le 2 août 1985.

Publicité en a été faite par publication au Journal officiel de la République française.

Son nom est déposé à l'INPI sous le numéro national 18 4 478 925.

L'Académie Alphonse-Allais est administrée par une Grande Chancellerie, composée à ce jour comme suit :

Président – Grand Chancelier : Jean-Pierre Delaune – **Camerdingue :** Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète : Xavier Marchand

Adjoint à la Grande Chancellerie. Détenteur des paroles du maître : Patrice Delbourg

L'Académie Alphonse-Allais est propriétaire de la marque Prix Alphonse-Allais, déposée à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) sous le numéro national 17 4 396 295.

Le roi de la métaphore

F RÉDÉRIC DARD ne cessera de nous faire fou-rire avec sa virtuosité à commander que les images surgissent de ses mots, à peine lus. À eux seuls, les titres de la saga de son illustre commissaire, au nombre de 175, permettraient de construire une histoire, pour ne citer que *Pleins feux sur le tutu*, *Du sable dans la vaseline*, *Remets ton slip, gondolier*, *Vol au-dessus d'un lit de cocu*, *Viens avec ton cierge* ou *T'as-sieds pas sur le compte-gouttes*.

L'un d'eux enfin, *San-Antonio met le paquet*, sert bien notre propos: en matière de calembours, mais aussi d'évocations visuelles d'une invention délirante, le «paquet» est mis d'un bout à l'autre de l'œuvre.

Parmi la multitude des personnages en scène, on a des hommes «au front aussi dégarni qu'une choucroute de restaurant à prix fixe», et des femmes «à la croupe aussi ondulante qu'un vilebrequin». Peuvent-ils se rencontrer pour «faire le coup des quatre jambons accrochés au même clou»? Tout dépend des natures.

Il arrive que l'un ou l'autre soit «aussi sympa qu'un gravier dans une godasse». Le timide «parle du bout des dents comme s'il mangeait des artichauts», sinon «d'une voix molle comme une flanelle de garagiste».



À l'inverse, le sanguin, s'il est jaloux, «explose tel un caméléon sur un kilt». Il peut alors envoyer «un coup de poing à flanquer des cauchemars à une enclume». En ce cas, le rival «n'en mène pas plus large qu'une limande dans un carton à dessin».

Côté anatomie, le cerveau est rebaptisé «gamelle à phosphore»; le ventre, «boîte à ragoût»; le cœur, «pompe à rouspétance». Celui qui force sur la bouteille se retrouve avec «une gueule de bois qui intéresserait un sculpteur», ou bien avec «la langue plus chargée qu'un ciel d'automne», quand il n'a pas «sous les

yeux des valises de représentant en édretons».

En bouclant ce trop bref panorama, n'oublions pas l'admirable *Histoire de France* écrite par San-Antonio lui-même. Elle nous renseigne entre autres, et en ces termes, sur la plus fameuse de nos héroïnes: «Jeanne d'Arc n'a pas sauvé la France en étant guerrière, mais en étant combustible.»

L'auteur ne s'est-il pas montré exagérément modeste en proclamant son commissaire, à savoir son double, «trousse de secours de la pensée populaire»? 🧠

Frédérique P. Lamoureux
Ambassadeur pour
l'Atlantique Nord et Mazamet

**PAUL
LÉAUTAUD**
1872-1956



«*Jouissons de cette heure.
Qui sait quelle tuile nous apportera
peut-être l'heure suivante ?*»



Directeur de publication: Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef: toute la bande

Comité de rédaction: Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand
Ambassadeurs:

. Pour l'Atlantique Nord et Mazamet: Frédéric P. Lamoureux

. Pour la péninsule Ibérique et Chennevières-sur-Marne: Frédéric Lapprand

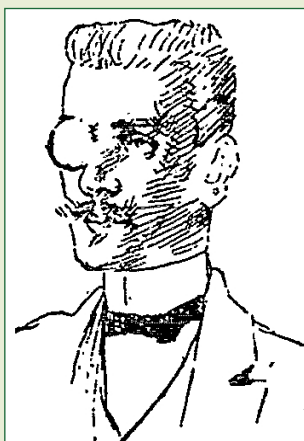
. Pour les Antilles et Ozoir-la-Ferrière: Éric Prudent

. Pour la Californie et Troyes: Gérard Arnold

. Pour l'Italie et Le Bouscat: Patrick Modolo

ISSN 2649-3144 / ISSN 2649-8006

LE FEUILLETON DES AMIS



Gabriel de Lautrec (1867-1938)

Condisciple du cabaret Le Chat noir de Rodolphe Salis, ce cousin du peintre Henri de Toulouse-Lautrec y fait la connaissance de Jean Lorrain, d'Alfred Jarry, d'Oscar Wilde et de Paul Verlaine, sans oublier, bien sûr, Alphonse Allais. Il fonde l'Académie de l'humour en 1930 avec le concours de Courteline et de Curnonsky. Sacré « Prince de l'humour », il est le traducteur de Marc Twain qu'il fait connaître en France.

Son texte « L'éléphant » – que nous publions en deux numéros – démontre si besoin était la fantaisie débridée de l'écrivain.

Gabriel de Lautrec par Frédéric-Auguste Cazals (*La Plume*, 1^{er} avril 1892)

L'éléphant

L N'EST PAS DOUTEUX que l'éléphant ne soit le plus volumineux de tous les animaux domestiques – et c'est de là que lui est venu son nom.

On sait en effet que cet animal se développe sur les bords des fleuves chauds, et que des nègres dégénérés lui rendent les honneurs divins. L'éléphant a une vive sympathie pour les soldats, les bonnes d'enfants et autres objets comestibles.

C'est pour cela que l'on place auprès de son habi-

tation quelques palmiers ou autres arbres qui lui rappellent son pays natal.

On a vu plusieurs d'entre eux, transportés au loin, mourir subitement d'une paralysie des cheveux menée par la nostalgie. Le meilleur traitement, dans ce cas, consiste à prendre la peau de l'animal pour en faire de menus objets, porte-monnaie, porte-carte en peau de crocodile.

(à suivre)

Ils ont osé l'écrire...

Bandeau maladroit défilant au bas de l'écran, sur CNEWS, le 5 juillet :

« La police a blessé par balle un homme après avoir agressé au couteau trois passants. »

Serait-ce donc vrai que « la police tue » ?

De *L'Équipe*, avant la demi-finale de la Coupe du monde de football :



Encore eux

Le sommet était attendu depuis le tirage au sort : deux ans après leur élimination en demi-finales de l'Euro, les Bleus va retrouver les Espagnols, mardi, à Dallas. Une rareté, en Coupe du monde.

Et Kylian Mbappé, comment « vont »-il ?

Alphy se réjouit que le Quai Conti s'ouvre à tous grâce à sa boutique...



Boutique **l'Académie Française**

Peut-on cependant rappeler aux Quarante qu'à la différence de la Comédie-Française qui s'orthographie avec deux capitales et un trait d'union, l'Académie française s'orthographie bien, elle, sans trait d'union, mais avec une seule capitale ?

Jacques François (1920-2003)

Le bourgeois gentilhomme

POSE statuaire, menton haut, débit lent empreint d'une courtoisie sèche, Jacques François incarnait à merveille cette vieille France éternelle, corsetée, sentencieuse, tellement désuète et fière de ses vertus morales. Pendant plus d'un demi-siècle aucune fonction honorifique ne lui échappera sur grand écran : préfet, inspecteur, procureur, pharmacien, colonel, avocat. Toujours en self-contrôle, jamais il ne se vautrait dans le déballage intime ou la confidence un peu leste. En smoking et lunette d'écaille, en knickerbockers et lavallière, jamais il n'était ridicule, jamais il ne se départissait de son flegme *so british*.



À une époque où nos leaders politiques manquent cruellement de vision et de vista, réchauffent le charisme d'un grille-pain, se discréditent en direct avec une éloquence sinistrée et un lexique de rappeur de banlieue, il est réconfortant qu'un comédien apprécié du grand public dégage une autorité naturelle et offre tous les atouts d'une élégance tant morale que de maintien.

Jacques François peaufina l'allure d'un majordome échappé d'un presbytère valaisan pour venir prendre l'air sur les boulevards, avec ce port altier qui semblait repasser les cols de ses chemises à l'amidon monarchiste. On l'aurait cru né en veston trois pièces, baptisé à l'eau de lavande et nourri dès l'enfance de répliques ciselées, biberonné aux auteurs classiques, de bons mots tirés à quatre épingles et de silence de sacristie.

Son enfance, parlons-en, elle ne fut guère heureuse. Élevé parmi les têtes couronnées dans les quartiers chics, sa famille incarnait un monde disparu à jamais : une nurse, un valet de chambre, le collègue marianiste. Ses parents se détestaient, les scènes maritales le marquèrent pour toujours. Il garda de cette époque un souvenir écorché, ne manquant de rien certes, sauf de tendresse et de fantaisie. À 17 ans il s'engage dans la Marine. La comédie deviendra vite sa fenêtre de liberté. Il suit les cours de Charles Dullin, René Simon et Raymond Rouleau.

Second rôle, disait-on. Comme si l'on pouvait être secondaire avec une telle présence ! Chez lui, le raffinement avait valeur de doctrine. Il pratiquait la litote comme d'autres le fleuret moucheté, avec ce mélange

de retenue et de précision qui fait les duellistes et les grands acteurs. Une diction châtiée, au bord de la préciosité, ornée de moult coquetteries de style, fesses serrées sous les lambris, il s'avance en majesté parmi ses congénères devenus comparses.

À l'affiche de *L'Opération Corned Beef*, *Le Jouet*, *Les Visiteurs*, *La Zizanie*, il ne choisit pas toujours ses nanars, qu'il a la politesse d'oublier sur-le-champ.

« Il faut bien bouffer », clame-t-il de son timbre de stentor. « Mais le dernier des imbéciles, je le jouais comme Racine ou Corneille », ajoute-t-il dans une œillade. Il campe l'inoubliable pharmacien du *Père Noël est une ordure*, et dans *Les Acteurs* Bertrand Blier lui offre une scène-culte où il remet les pendules à l'heure : « J'en ai plein le cul de jouer les hommes du monde... »

Que voulez-vous, Jacques François était né gentilhomme. Un air ministériel inné. Il aurait pu prendre la pause entre de Gaulle ou Pompidou et ses ministres, tout le monde n'y aurait vu que du feu. Par deux fois, il tentera sans succès la grande aventure cinématographique hollywoodienne et vécut la vie des expatriés de bohème aux côtés de Charles Boyer et Jean-Pierre Aumont. En compagnie de Fred Astaire et de Ginger Rogers, il figure dans *Entrons dans la danse*.

Une parenthèse enchantée.

Rabat-joie, vieux jeu, scrogneugneu génialement coincé, le plus civil de nos acteurs de complément, superbement sous-employé, traversa sa carrière comme un animal de luxe, avec la dignité d'un connétable et la malice d'un chenapan. Sa distinction irradie pellicule et scène. Ce cher théâtre où il joua, pas assez à mon goût, le répertoire de Giraudoux, d'Anouilh ou de Tourgueniev, lui qui rêvait d'explorer les chaumières, fut le plus souvent au rendez-vous de gugusseries alimentaires où sa fausse raideur faisait les cent pas.

On l'employa, on ne le mit guère en valeur. On le convoqua pour donner une teinte, une prestance, une tournure, jamais pour explorer pleinement ce continent de nuances que ce grand seigneur portait en lui.

Quel gâchis ! 🍷

Patrice Delbourg
Détenteur des paroles du maître

LES SCANDALES MONDAINS

Les petites disgrâces du grand monde

2^e partie

Les affaires de mœurs

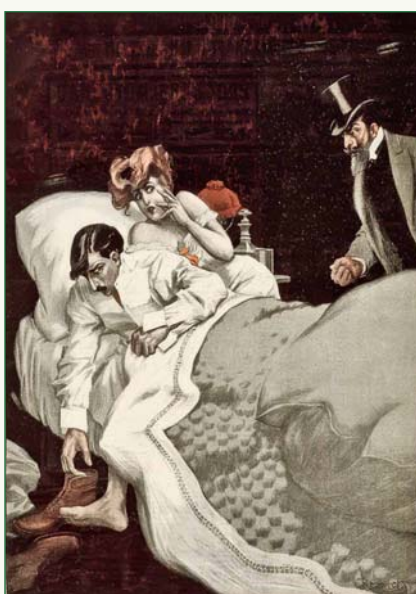
La presse, grande ordonnatrice des turpitudes

EN CETTE FIN de XIX^e siècle, lorsque elle exposait les hontes, les bassesses privées et les compromissions de toute sorte de la haute bourgeoisie, la presse – et en particulier la toute nouvelle presse illustrée – était en permanence confrontée à un dilemme et poussée à un choix à faire.

Il s'agissait tout d'abord de trancher entre *droit au secret* et *curiosité publique légitime* ; puis de se conformer au très coupable jugement de l'époque sur les scandales conjugaux : pour les hommes, on parlait de *faiblesse passagère*, d'*art de la séduction*, d'*aventures galantes sans lendemain* ; pour les femmes, ce n'était que *chute définitive*, *déchéance*, *crime*, *faute irréparable*... Cette morale profondément asymétrique fit qu'au cours des trente dernières années du siècle, la presse française ne révélait pas les scandales mondains : elle en usait outrageusement, en transformant – à l'aune de cette philosophie patriarcale – des transgressions privées en événements publics au travers d'allusions transparentes ou par le récit édifiant accompagnant l'image choquante.

Une singularité très pharisienne

Ce fut le blâmable paradoxe de cette exposition des turpitudes : une presse moralisante vivant de l'immoralité. Elle condamnait l'adultère, les trahisons scandaleuses, les mœurs dissolues, les comportements déviants, mais très hypocritement s'appesantissait abondamment et lourdement sur ces sujets qui faisaient vendre : la débauche et l'infamie privée devenant une marchandise journalistique. Émile Zola dénonçait cet état de fait



lorsqu'il parlait de « *la basse presse en rut, battant monnaie avec des curiosités malsaines* ».

Un terreau juridique et technique

La loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse avait affranchi l'écrit de la tutelle du Second Empire. Conjugée à l'essor du tirage de masse (*Le Petit Journal*, *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Petit Parisien* atteignaient le million d'exemplaires dans les années 1890), cette loi émancipatrice créait les parfaites conditions d'une presse ayant un intérêt commercial direct à l'exploitation du scandale mondain. Tous ces nouveaux titres s'y engouffrèrent sans fausse pudeur.

Le scandale bourgeois comme ligne éditoriale

Le fait divers mondain devenait un genre littéraire à part entière, avec ses codes et ses procédés : rubrique judiciaire régulière, mise en scène narrative du crime ou de l'adultère, personnages récurrents et typés (l'amant dégénéré et scélérat, la femme fatale, le mari trompé). L'affaire Chambige¹ en est l'exemple parfait, *Le Figaro* publiant dès novembre 1888, avant même le procès, les confessions autobiographiques de l'accusé. Désormais la presse ne relatait plus le fait divers, elle le coécrivait.

1. Drame passionnel survenu en janvier 1888 à Sidi-Mabrouk. Henri Chambige est trouvé inconscient aux côtés du cadavre d'une très estimée femme mariée, M^{me} Grille. Chambige avoue l'avoir tuée avant de tenter de se suicider. Mais il déclare qu'il agissait à la demande de sa maîtresse afin de mettre un terme à une relation coupable sans espoir. Il sera condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Pendant de très longues années, le traitement des faits divers mondains exposés aux lecteurs fut considéré par les chroniqueurs comme un théâtre à portes fermées que seule la presse pouvait pénétrer, avant même les tribunaux. À ses yeux, cela lui conférait des droits.

La presse comme tribunal parallèle

Les grands procès mondains étaient ainsi bien souvent instruits avant même que la justice ne s'en préoccupât. La presse influençait l'opinion, parfois le jury lui-même. Au surplus, les articles publiés dans les journaux satiriques oscillaient en permanence entre simple gazette égrillarde et chantage public.

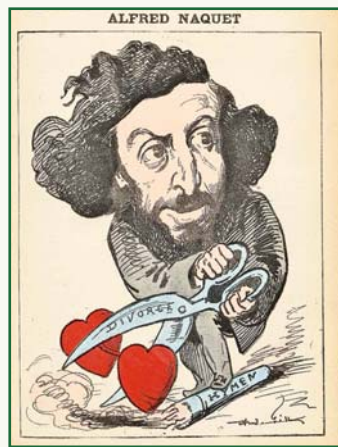
Des figures comme Jean Lorrain – surnommé le « fanfaron du vice » – illustrent parfaitement la porosité entre chronique mondaine et règlement de comptes : sa rubrique dans *Le Journal* mêlait indiscretions réelles et médisances à peine voilées, au point de lui valoir quelques duels. Certains journalistes, peu scrupuleux, menaçaient même de publier des révélations embarrassantes, sauf rétribution.

Ils y étaient aidés par l'image au service du scandale. La presse illustrée (*Le Petit Journal*, *Le Rire*, *Gil Blas*, *Le Petit Parisien*...) et la caricature politique (Robida, Caran d'Ache, André Gil...) donnaient aux abjections bourgeoises une seconde vie graphique, bien souvent plus mordante et plus accablante que le texte lui-même.

L'âge d'or d'une presse satirique omnipotente et redoutable prendra cependant fin avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Les nouvelles craintes existentielles, la censure militaire renaissante, les luttes ouvrières, bâillonneront alors pour de longues années les hardiesses et les impertinences des journaux, et, cela, malgré la volonté transgressive et provocatrice affichée par Maurice Maréchal dans son éditorial du premier numéro du *Canard enchaîné*, publié le 10 septembre 1915 : « *Chacun sait, en effet, que la presse française, sans exception, ne communique à ses lecteurs, depuis le début de la guerre, que des nouvelles implacablement vraies ! Eh bien ! le public en a assez ! Le public veut des nouvelles fausses... pour changer. Il en aura.* »

Loi Naquet, grande vidangeuse des scories mondaines



LA LOI du 20 septembre 1792 avait introduit le divorce pour incompatibilité d'humeur et, dans certains cas, par consentement mutuel ; le Code civil de 1804 l'avait maintenu, mais principalement fondé sur la faute ; la loi Bonald du 8 mai 1816 l'avait à son tour supprimé, sous la pression des milieux ultraroyalistes et catholiques ; la loi du 27 juillet 1884, portée par le député, puis sénateur, Alfred Naquet, le rétablit. Cette histoire chaotique montre le conflit entre deux conceptions opposées du mariage : une institution religieuse indissoluble et garante de l'ordre social ; un simple contrat civil entre individus.

La loi nouvelle étant fondée sur la notion de « divorce-sanction », elle ne l'autorisait que dans trois situations : l'adultère ; les excès, sévices ou injures graves ; la condamnation de l'un des époux à une peine criminelle infamante. Jamais le consentement mutuel.

L'intimité conjugale entraînait ainsi dans les dossiers des tribunaux. Des turpitudes qui relevaient auparavant du

secret familial ou de la rumeur satirique devenaient de froids récits judiciaires, consignés, examinés et parfois rendus publics, mais sans complaisance égrillarde. Les scories mondaines prenaient alors un autre sens et étaient évacuées dans l'égout de la « mauvaise presse ».

De l'adultère-péché à l'adultère-preuve, une égalité juridique... mais pas sociale

Les femmes divorcées étaient souvent rejetées et exclues des salons bourgeois, et, sans ressources, beaucoup sombraient dans la précarité. Les hommes divorcés pouvaient certes perdre leur réputation, mais la société tolérant toujours plus l'adultère masculin cela n'avait souvent qu'un temps ; et les hommes conservaient toujours les « clés du coffre »... Pour cela la loi Naquet fut longtemps dénigrée, à la fois par les cercles progressistes et par les milieux religieux.

Alfred Naquet étant issu d'une famille juive aisée, l'antisémitisme s'en mêla également. Ainsi Léon Daudet dans son *Stupide XIX^e siècle* : « *Je l'ai connu ce juif et vu à l'œuvre. C'était un effrayant oriental, bossu comme dans les Mille et une Nuits, avec des yeux d'almée sadique, tordu au physique, tortueux au moral, et qui savait ce qu'il faisait. Il se mit dans la famille française comme ses compatriotes dans la finance française, et la tараuda.* »



Marguerite Steinheil

DEUX très célèbres affaires, à la charnière des XIX^e et XX^e siècle, firent longtemps frémir les salons bourgeois et alimentèrent durablement les chroniques mondaines d'une presse qui faisait son miel de la révélation et de l'exposition des turpitudes.

Ce furent l'affaire *Félix Faure-Marguerite Steinheil* et l'affaire *Boni de Castellane-Anna Gould*. Mais leur traitement par les journaux de l'époque obéira à un mécanisme éditorial contrasté, voire opposé.

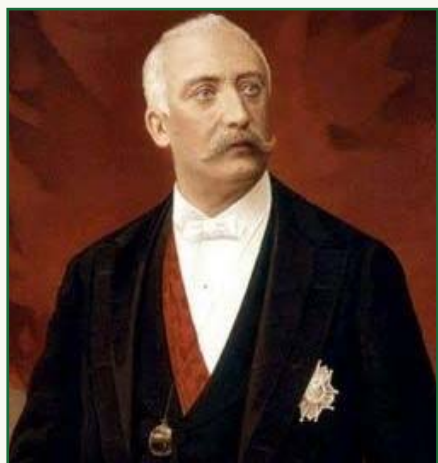
Dans le cas Faure-Steinheil, la presse partait d'un événement qui devait rester privé et secret, et le transformait ensuite en spectacle jouant sur le décalage entre la représentation officielle de la mort présidentielle et les sous-entendus sexuels associés à cette tragédie politique.

En revanche, dans le cas Castellane-Gould, ce fut presque l'inverse. Les protagonistes appartenaient à une haute société qui, sans retenue, se donnait elle-même en spectacle : le mariage, le Palais Rose, les fêtes, les dépenses, les relations mondaines... Ce n'est qu'après ce long étalage public que leur divorce – le cœur du scandale – devint matière à récit journalistique.



Anna Gould

De l'alcôve présidentielle au spectacle médiatique



Félix Faure

SIXIÈME président de la III^e République, Félix Faure est un président fragilisé politiquement par sa position anti-révisionniste dans l'affaire Dreyfus, et humainement par sa réputation de « viveur » qui s'installe.

Félix Faure rencontre en 1897 à Chamonix Marguerite Steinheil, épouse d'Adolphe Steinheil, artiste-peintre de bonne renommée. Leur liaison débutera au domicile du

couple, dans l'ancienne impasse Ronsin du 15^e arrondissement de Paris ; le mari s'éclipsait discrètement, étant d'autant plus complaisant que l'Élysée lui passait commande d'une toile monumentale intitulée *La Remise des décorations par le président de la République aux survivants de la redoute de Cabanas*¹.

Très vite, Marguerite Steinheil se rendra directement au palais de l'Élysée, y accédant par une porte dérobée et reçue dans le « salon bleu » attendant au bureau du président. C'est au cours de l'un de ces rendez-vous galants que, le 16 février 1899, Félix Faure mourra dans ses bras.

Le traitement par la presse

L'opposition entre le *fait avéré* (mort brutale au Palais, présence de la maîtresse du président, son évacuation discrète...) et le *fait légendaire* (détails scabreux, rumeur

concurrente autour de l'actrice Cécile Sorel, mots d'esprit fameux attribués à Clemenceau...) montre comment le récit journalistique s'est fixé a posteriori sur Marguerite Steinheil, d'autant plus solidement que, de maîtresse présidentielle discrète, elle deviendra près de dix



Mort de Félix Faure

1. Si ce tableau a été reproduit dans la presse illustrée au moment du Salon de 1898, ses reproductions restent extrêmement rares, non numérisées, ou enfouies dans les archives de la Bibliothèque nationale de France. L'œuvre étant devenue le symbole visuel d'une présidence compromise et d'un fait divers sordide, l'État a vraisemblablement choisi de la reléguer au plus profond des réserves nationales ou de s'en débarrasser discrètement. Cette toile est donc aujourd'hui un « chef-d'œuvre fantôme », dont l'existence n'est connue que par les textes et les chroniques judiciaires de la fin du siècle.

ans plus tard la figure centrale d'un fait divers criminel : le 31 mai 1908, sa mère et son mari Adolphe Steinheil sont retrouvés assassinés au domicile des époux.

Mise en accusation et en détention préventive, elle sera acquittée, en novembre 1909 à la suite d'un procès retentissant.

La bascule iconographique et morale entre les deux « affaires » (1899 et 1908) – une même femme incarnant successivement la maîtresse mondaine puis soudainement l'accusée criminelle – fut un cas d'école pour le traitement par la

presse des figures féminines scandaleuses de la III^e République naissante.

Deux procédés narratifs

En 1899, la presse euphémisera la violence et la gravité des faits, mais elle restera très hypocritement allusive. La mort du président est officiellement présentée avec pudeur, mais les gravures et les sous-entendus abondent : c'est avant tout la caricature politique et la chanson satirique qui portent l'insinuation sexuelle, la grande presse d'information restant plus réservée.

En 1908 et 1909, le récit journalistique sera beaucoup plus explicite, car il ne s'agit plus d'une simple affaire de mœurs mais d'une affaire criminelle jugée. La presse agira comme régulateur moral, faisant passer un même individu – Marguerite Steinheil – du statut de figure tolérée à celui de coupable désigné avant même le verdict.

Mais dans les deux cas, la caricature et l'allusion restaient le seul véritable « espace dicible » : ce que la grande presse quotidienne euphémise, la presse satirique et le mot d'esprit oral le disent frontalement.

Du Palais Rose au tribunal, le scandale en feuilleton



Boni de Castellane

REJETON fortuné d'une famille de la très grande noblesse alliée aux Talleyrand, le jeune Boniface, marquis de Castellane et bientôt député des Basses-Alpes, deviendra le dandy que toutes les femmes admirent et l'arbitre des élégances des salons mondains.

Ce n'est qu'à vingt-huit ans qu'il épousera à New York Anna Gould, fille d'un magnat des chemins de fer. Ce mariage américain était emblématique de la « chasse à la dot » de nombreux aristocrates français dans la garenne des héritières américaines.

Les premières années du mariage virent le couple s'engager dans des dépenses somptueuses.

Un train de vie immodéré

Durant plus de dix ans, ce ne furent que fêtes de toute sorte, voyages luxueux et répétés, mais ce qui constituera l'apothéose de leur démesure, ce fut en 1902 l'achèvement de la construction, sur la solennelle avenue du Bois à Paris, du Palais Rose, réplique du Grand Trianon¹.

La rupture

Boni de Castellane ayant dilapidé en quelques années une fortune estimée à environ 10 millions de dollars provenant de l'héritage de son père, Anna Gould – lassée également des infidélités notoires d'un époux incontrôlable – obtient la séparation de corps en janvier 1906, et le divorce en novembre de la même année.

1. Édifié entre 1896 et 1902, le Palais Rose sera démoli au printemps 1969 pour céder la place à un luxueux mais simple immeuble d'habitation.

Elle ne quittera pas pour autant la famille, épousant deux ans plus tard un cousin germain de son ex-mari, Hélié de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan.

L'incident de janvier 1908

À la sortie d'un service funèbre, une altercation opposa Boni de Castellane à son cousin. La presse aussitôt s'en mêla ; dans une lettre publiée par *Le Figaro* du 4 janvier 1908, le prince de Sagan rapporta le mot de Boni de Castellane lui jetant : « Voilà ce que mes enfants t'envoient comme étrennes ! » avant de cracher sur lui.

Deux presses, deux morales : la presse française insistera sur le grotesque et l'inconvenance du dandy, la presse américaine ne verra dans l'incident que les suites de l'exploitation financière de l'héritière.

Mais au fond, ces deux presses construiront un personnage plus grand que l'homme réel : Boni de Castellane finira sa vie dans l'obligation de travailler.

Il publiera en 1925 un étonnant ouvrage *L'Art d'être pauvre*. 🍷

Frédéric Brettnini

Pierre Vrimal – Prix de la Découverte 2026

« Il ne faut pas que trop de stupeur accueille ce calembour tombé du ciel. Tout ce qui tombe de la sorte n'est pas forcément digne d'enthousiasme et de respect. Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. [...] Loin de moi l'insulte au calembour ! Je l'honore dans la proportion de ses mérites [...]. »

Ainsi salué par le père Hugo, dans *Les Misérables*, porté au plus haut degré de la fantaisie par Alphonse Allais, son maître incontesté, le calembour a depuis fait nombre d'émules. Faut-il citer Willy, Maurice Biraud, Alexandre Breffort... ?

Une heureuse surprise nous est récemment venue : *Rue des Mots Rions*, joyeux ouvrage de Pierre Vrimal. Dire que notre comité du Prix de la Découverte fut transporté serait un euphémisme. Chaque page de ce livre, probablement publié en autoédition, est une mine de sourire, et chaque sentence (plus de mille) exprime nombre de vérités premières : « *Quand on en est à faire la manche, on est loin du bout du tunnel* » et d'observations à la Claude Monet : « *Le verbe co-asser se conjugue à tout l'étang* ». Les sujets de société les plus divers n'échappent pas à la danse

infernale des calembours de Pierre Vrimal : « *Ce ne sont pas les poètes, mais les balles à daims qui tuent le gros gibier* », « *Le faux clown a fini la nuit en cellule de déguisement* », « *Dictature : Et ça continue, en Corée encore* », ou celle-ci qui plaira sûrement à Jean-Claude Delayre : « *J'aime les chiens, même les chiens de journaliste, mais hormis crocs.* »

Devenu académicien Alphonse-Allais, Pierre Vrimal, nul n'en doute, contribuera à hisser le niveau « calembourdingue » d'*Alphy*, car, comme l'affirme l'auteur de *Rue des Mots Rions* : « *L'esprit ne fuse que si l'on s'en sert.* »

Nos colonnes lui sont désormais largement ouvertes. 🍷

Jean-Pierre Delaune



AU BOULOT, FAINEANTS !



Quoiqu'il soit aisé – si l'on en croit notre encore actuel président de la République – de trouver du travail :

« Il suffit de traverser la rue »,

l'Académie Alphonse-Allais vous propose de soumettre votre candidature à l'une de ces offres d'emploi de métiers d'avenir.

Le marché ne semble pas encombré

et les postulants, peu avertis de l'essor de ces filières.

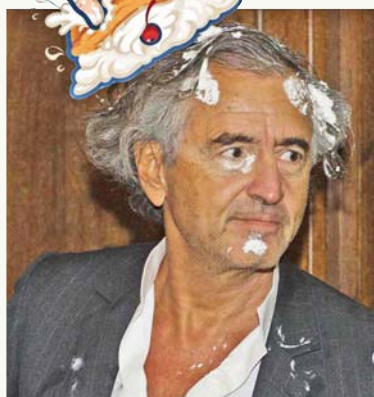
Abreuveur de sillons
Accordeur de participes
Afficheur d'opinion
Batteur de générale
Baveur de ronds de chapeau
Bénisseur de oui-oui
Buveur de honte
Caresseur de projet
Dépanneur d'escalope
Dérobeur d'escalier
Éclaireur de lanterne
Enfleur de chevilles
Enjoueur de ton

Facteur de 400 coups
Fesseur de mathieux
Gardeur de fou
Glaceur de bombes
Hérisseur de cheveux sur la tête
Imitateur de jésus-christ
Jeteur de dévolu
Joigneur de deux bouts
Leveur d'écrous
Ménageur de chèvre et de chou
Mijoteur de complot
Minuteur de cocotte
Négociateur de virages
Ôteur de doute

Ouvreur de guillemets
(une spécialité en parenthèses
serait un plus)
Passeur de muscade
Porteur de parole
Prêteur d'oreille
Quêteur d'approbation
Rabatteur de caquet
Saigneur aux quatre veines
Salueur de dernier matin
Tailleur de bavette
Tamponneur de coquillard
Tireur à quatre épingles
Videur de querelle

Noël Godin

Crème et châtiment



de crème fouettée et un bras suffisamment décidé.

Le ridicule est une arme de destruction massive, mais non létale. Cette méthode a l'avantage de laisser derrière elle moins de veuves et davantage de plaisantes photographies.

Noël Godin, alias Georges Le Gloupier, était un emmerdeur né, salubre et lettré. Il appartenait à la fragile tribu de ceux qui viennent gratter la peinture fraîche du pouvoir factieux avec l'ongle...

En hommage revendiqué à Alphonse Allais, il traque sans relâche pédants et vaniteux. Pas de sang, pas de kalachnikov, pas de grandiloquence révolutionnaire, mais une tarte. Une pauvre, une magnifique tarte qui vole et enfarine en public le minois des badernes outrecuidantes et sentencieuses.

« Gloup ! Gloup ! Gloup ! Entartons les pompeux cornichons ! » Tel est le slogan du terrorisme pâtissier. La liste des cuistres victimes est salubre et visionnaire. Jugez plutôt.

Dans les premiers temps, pour se faire la main, Duras, Bresson et Godard, qui salua le geste avec fair-play en hommage aux films muets de jadis, le « nain voyou Sarkozy », PPDA, Patrick Bruel « Pan... Pan... Pan... sur l'affreux pou chantant », Doc Gyneco, Elkabbach, Douste-Blazy, Christine Boutin, Bill Gates son chef-d'œuvre

en rafale, Jean-Pierre Chevènement qui fut le seul à le traîner devant les tribunaux. Ses frasques finirent par coûter cher en frais d'avocat. Heureusement que des concerts spontanés de solidarité le renflouèrent.

Sa victime préférée fut le très gommeux Bernard-Henri Lévy et son abyssale arrogance. Huit entartages, un record ! Gare au diabète ! Sa tête à tarte chouchou. Un délice de voir une viennoiserie gluante s'abattre sur son joli brushing. D'autres auraient changé de discours, lui changeait de chemise blanche.

Plus discrètement, le Robin des bois de la crème fouettée ensevelit sous des flots de sauce vanillée divers dirigeants d'extrême-droite et intégristes en soutane.

Auteur d'une magistrale *Anthologie de la subversion carabinée*, un succulent recueil de textes séditieux tous azimuts, compagnon de *Siné Hebdo*, proche de la bande de Groland, Godin perpétua son rôle de poil à gratter, en marge de sa flamme pâtissière.

Faire l'imbécile avec intelligence, la vocation de toute une vie !

Ce flibustier du millefeuille, ce trublion meringué, né à Liège, terre de rébellion, s'est éteint le 23 août dernier, à 80 ans, quelques heures avant Philippe Bouvard, mandarin des ondes, qui fournit un meilleur posthume sur mesure et réduisit sa nécrologie dans les médias comme une peau de chagrin. Le géniteur des *Grosses Têtes* occulta le papa des grosses tartes. La même mésaventure était arrivée à Maurice Biraud décédé le même jour que Louis Aragon ou à Jean-Marie Proslier qui calancha en même temps que Georges Marchais.

Qu'importe. De joyeux gredins, de valeureux pieds nickelés, parfumés à l'anarchie couleur chantilly, sont prêts à prendre la relève. Vincent Bolloré, le tyranneau celtique cul-béni des médias, n'a qu'à bien se tenir ! 🍪

Patrice Delbourg

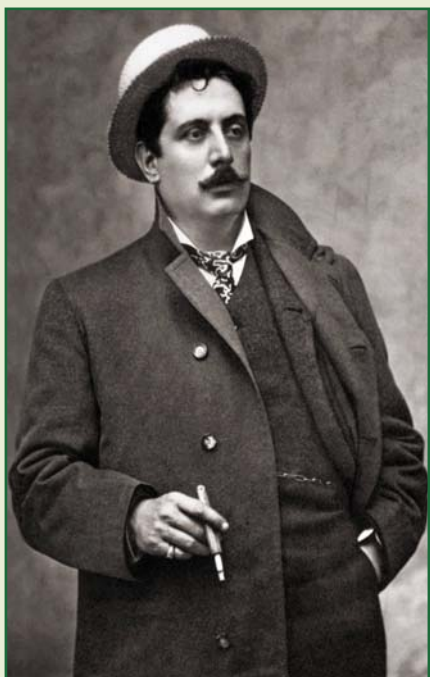
Détenteur des paroles du maître

SUR LE CAHIER DU VICOMTE

Oui, cet été il a fait beau et chaud et il était normal que les canicules ne nous emballent plus. Car lorsque le climat chauffe trop les tôles, les cales sont bouillantes, les routes usent les pneus, et l'on a des pannes cent fois. Pendant que vous tricotiez des patins, au soleil les joues semblaient cuire. De plus, avec cette chaleur, un homme bien sensé ne devait surtout pas se brûler !

Cependant on espère qu'en automne le temps se dévide...

Patrick Salue



Minute Papillon !

C'EST à la fin d'une représentation d'*Aïda* de Giuseppe Verdi, que le jeune Giacomo Puccini (1858-1924) tout juste âgé de dix-huit ans sut que son destin était scellé : il serait compositeur d'opéra. Étant lui-même issu d'une longue lignée de musiciens, il prenait avec brio le flambeau de ses aînés Rossini et Verdi. Puccini allait, après l'*opera buffa* de Rossini, et l'*opera seria* de Verdi, par l'influence wagnérienne, sublimer l'opéra « tragique ». Excellent mélodiste et orchestrateur, il a parachevé le chemin tracé par ses illustres prédécesseurs.

L'évolution musicale de la fin du XIX^e siècle était à l'image de sa révolution industrielle, où tout fleurissait rapidement. Puccini vivait intensément ce mouvement,

acteur de son époque, il nourrissait une passion pour l'automobile, et plus particulièrement pour la fameuse De Dion-Bouton. Lors de ses promenades dans les collines de Toscane, il aimait à se laisser griser par la vitesse. Cette dangereuse ivresse lui causera un grave accident qui le mènera à l'hôpital en 1903. Au cours de ce séjour hospitalier, il compose les principaux passages d'un de ses chefs-d'œuvre, commencé plus tôt en 1900 : *Madame Butterfly*.

Un bide historique

Sa notoriété est alors déjà solidement établie, après les succès de *La Bohème* en (1896) et de *La Tosca* en (1900). Puccini était donc confiant et ne s'attendait pas à la violente déconvenue de la première de *Madame Butterfly* en 1904. Son opéra, à peine le rideau levé, est raillé par le public transalpin très critique dans l'art du bel canto ; cela se métamorphosa en un lynchage en règle après le deuxième acte. Ce bide historique conduisit le régisseur de la Scala de Milan où l'œuvre était jouée,

à annuler les représentations suivantes, ainsi qu'à faire payer sur-le-champ à Puccini vingt mille lires de frais.

La revanche

Suite à ce naufrage et à une colère bien compréhensible, le compositeur se remet en question, remanie sa composition, et trois mois après l'échec de Milan, c'est un triomphe au théâtre de Brescia. Acclamé par des ovations incessantes, et avec pas moins de sept rappels, Puccini tient là sa revanche sur le mauvais sort.

Désormais, la *buona fortuna* ne le quittera plus, faisant de lui un des compositeurs qui ont le plus influencé la musique moderne, et plus spécialement celle du monde cinématographique en développant l'art du leitmotiv wagnérien, à savoir un thème mélodique pour chaque personnage, qui fit école auprès de compositeurs tels que John Williams (*La Guerre des étoiles*), James Horner (*Braveheart*), Jerry Goldsmith (*Papillon*)... 🍷

Thierry Delamarre

Autrui

Grand musicien et humaniste, Puccini faisait preuve d'exemplarité et vouait à l'amitié un culte sacré, n'hésitant pas à hypothéquer sa propre maison pour aider un ami dans le besoin. Et cela ne s'arrêtait pas là, son empathie envers son prochain était unique pour l'époque, puisqu'il faisait livrer dès qu'il le pouvait des colis pour les pauvres souffrant de la faim.

T. D.

Où en sont vos revenus ? ou

Comment éviter que nos revenus partent en fumée

IL EST bien connu que certains pratiquent l'imposition des mains. Et qu'ils en font leurs sources de rémunération, nonobstant le fait qu'émolument rime avec « peut-être que ça ment ». Mais en septembre, il faut bien un miracle au quidam pour échapper à l'autre imposition, celle de la feuille. Cette feuille qui tombe en même temps que les feuilles mortes. Mais que l'on ne doit surtout pas laisser lettre morte. Ni même enterrer dans un coin de sa tête, par pure phobie administrative, au risque de régler une majoration de dix pour cent, ce qui est déjà un beau pourcentage pour qui écrit, et pas seulement une lettre de recours.

Rappelons en exergue que les taxes d'un pays ne sont pas foncièrement mauvaises. Et c'est bien là le capital. L'argent public ira par exemple à notre hôpital public qui ne se moque plus de la charité. Ou aux soldats du feu qui ne sont qu'à la solde du peuple, pour une lutte contre le feu loin d'être au rabais. Cet argent pourra même servir à essayer de soigner ce pyromane inconscient qui tente par tous les moyens, lors du bal des pompiers du 14-Juillet, de mettre le feu à la piste de danse.

Du reste, si un incendie se déclare comme l'amour – avec flamme et ardeur –, l'impôt peut lui aussi se déclarer comme l'amour – avec une plume et du papier. À ce propos, on se souviendra de la lettre de Desproges à son « Trésor » chéri. Un bijou d'humour pécuniaire et absurde qui rappelle qu'une déclaration d'humour est plus efficace parfois pour faire la guerre. Y compris pour faire la guerre à ce même pyromane qui vocifère lors du karaoké de ce même bal des pompiers : « Allumez le feu », de feu Johnny Hallyday. Pyromane averti et apprenti chanteur, même combat : une espèce bien loin d'être en voie d'extinction.

Attention cependant à ne pas taxer de vénal l'auteur de ces lignes. Ou à ne pas le mettre à l'amende. Mais que l'on ne s'y trompe pas : rappelons aussi à toutes fins utiles que le don est possible. Pour venir en aide par exemple à ceux qui dans ces incendies de l'été 2026 auront tout perdu, sauf la vie. Rappelons également au passage que



ce don est déductible aux deux tiers, faisant ainsi mentir le vieil adage : « Qui défiscalise se désolidarise. »

L'imposition n'est pas là pour nous mettre sur le carreau, même si s'acquitter de ses impôts, ça pique forcément un peu. Mais payons-les de bon cœur : la France est un pays loin d'être rance, où le trèfle y est souvent à quatre feuilles. Même si elles sont bleues.

Alors, avant que notre pays ne parte en fumée, payons notre écot, comme dirait Umberto. Et même si une partie de mon revenu s'en est allé, c'est moi qui, voyant ce à quoi il peut servir, n'en reviens pas !

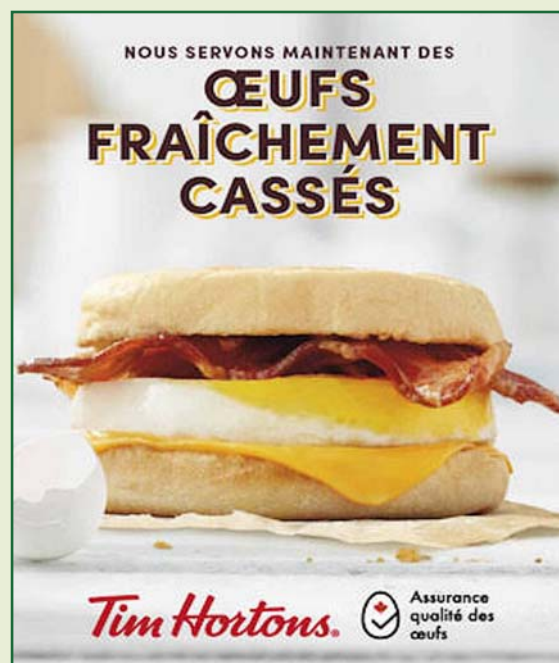
C.Q.F.D. 🍪

Patrick Modolo

Ambassadeur pour l'Italie et Le Bouscat

Ils ont osé...

Quelques décennies après Air France qui se flattait d'envoyer nos bagages « dans toutes les directions », voici des œufs qui « maintenant » sont frais.



Les bons mots de nos académiciens Alphonse-Allais

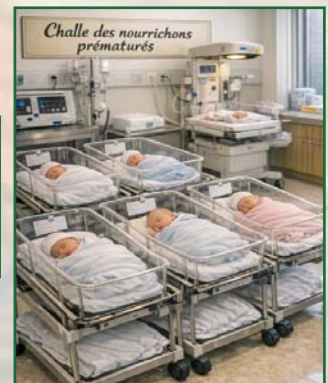
**Pierre
Vrimal
(1955)**

« Il faut flatter son chauffagiste dans le sens du poêle. »
 « Après une bagarre aux antibiotiques, le pus git là. »
 « L'arpenteur est l'esclave de son mètre. »
 « L'héritage s'éloigne, la tante se prolonge. »
 « Je ne suis pas bohème, mais j'y tends. »
 « Les canards fournissent du foie gras. Bon gré, magret. »
 « Un nid de poule est souvent vainqueur par cahot. »
 « Mieux vaut un cœur qui bat qu'une main qui frappe. »
 « L'étoffe de l'égoïste est tissée 100% pur soi. »
 « Pendant les Jeux, il s'est pris pour un dieu. Ô, l'impie ! »

« Un vieux vélo en côte ne vaut pas un neuf sur le plat. »
 « "En bon chrétien, j'évangélise", dit le missionnaire. Mais venger Lise, est-ce bon chrétien ? »
 « En amour, le premier coup plaît. Ce qui peut lasser, c'est le refrain. »
 « Prendre une calotte, même si elle n'est pas glacière, ça jette un froid. »
 « Si le chien est bâti comme une montagne, toute laisse est vaine. »
 « À bas les flatteries : il faut savoir renvoyer l'encenseur. »
 « Il n'avait plus qu'une poignée de cheveux et il trouvait le moyen d'avoir des problèmes aux dix tifs. »
 « Quand un supérieur dit qu'il vous a à l'œil, ce n'est jamais gratuit. »
 « Un journaliste, ça vit d'un peu de chasse et de dépêches. »
 « Moins de 20 g: l'insoutenable légèreté de lettre. »
 « J'ai une certaine idée de l'Afrique du Sud. Demandez-là. »
 « Quand l'administration fiscale se penche sur un contribuable, ce n'est généralement pas elle qui tombe ! »

RÉBUS

**Que déclame
ce tragédien
auvergnat ?**



Solution : La valeur n'attend point le nombre des années (L'accent à l'heure - Naitte en poing - le nombre - Déjà nés)

**PAUL
LÉAUTAUD
1872-1956**



*« Dire qu'il faudra partir un jour,
alors que tant de gens
continueront à faire l'amour ? »*

Mon chien et moi...

COUP DE CHAUD DANS LA NICHE !

LA CANICULE ne nous a pas épargnés, mon Youki et moi. Elle a bien failli nous envoyer aux urgences, lui en premier, car dès la montée en température de notre thermomètre au-delà des trente degrés, il a commencé à donner des signes comportementaux inquiétants. Les plus flagrants ont consisté en une respiration à la fois haletante de vieux moteur diesel encrassé et en une langue pendante à un point tel qu'il lui marchait dessus quand il tentait, malgré son épuisement, de se déplacer.

Avec des capacités de résistance qui se réduisaient comme une peau de chagrin, je n'ai pas tardé à souffrir des mêmes maux. À trente-cinq degrés intramuros, je suis passé de l'état d'homme à celui de zombie. Je n'ai pas toutefois, imitant Youki, laissé traîner ma langue au sol mais l'ai utilisée tant bien que mal pour nous encourager à tenir bon devant la vague de chaleur.

— Tu sais ce que nous allons faire, mon Youki ? On va se prendre une douche froide... Ensemble, pour économiser l'eau.

Mon compagnon n'étant pas un chat, il n'a pas émis de désaccord. Je l'ai senti honoré de partager ce moment d'intimité avec moi. À une condition cependant :

— Tu n'en profiteras pas pour me savonner et me champouiner, n'est-ce pas ?

Je m'y suis engagé et nous n'avons pas traîné pour nous rendre dans la salle de bain où nous ne doutions pas du plaisir qui nous attendait. Hélas ! j'avais oublié



les mesures de restriction prises par la commune : des coupures d'eau quotidiennes étaient prévues entre 14 et 18 heures.

Or, nous étions au beau milieu de ce créneau horaire quand il nous a pris l'envie de nous tremper jusqu'aux os. J'ai bien cru que le pauvre Youki, au com-

ble de la déconvenue, allait me faire un malaise et m'obliger à bigophoner au SAMU vétérinaire.

Je me suis alors secoué les neurones pour accoucher d'un plan B capable de lui regonfler le moral – et le mien, ça va de soi !

Malheureusement, mon cerveau en marmelade était en panne d'imagination. Je n'ai réussi qu'à bredouiller un truc comme : « Peut-être qu'on pourrait sucer des glaçons ? »

À ma grande surprise, ce diable de Youki n'a pas pris à la légère ma suggestion. Il s'en est inspiré pour surenchérir avec l'enthousiasme d'un certain Archimède :

— J'ai trouvé ! on ouvre la porte du frigo et on se colle devant, chacun son tour mais pas trop longtemps, bien sûr, par crainte de choper un rhume...

Eh bien ! je l'avoue, je n'ai pas trouvé ridicule une pareille expérience et je m'en suis fait complice.

Résultat : grâce à son idée de génie, nous avons pu goûter aux délices d'un air conditionné quand bien même il n'a concerné qu'un espace réduit de notre logis et m'a fait payer ultérieurement une grosse facture d'électricité. Deux vies sauvées valaient bien ce petit sacrifice, non ? 🧐

Jean-Claude Delayre

Devenir membre

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à
Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse-Allais – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien.

Chèque libellé à l'ordre de l'**Institut Alphonse-Allais**,
auquel l'Académie Alphonse-Allais a confié sa trésorerie.

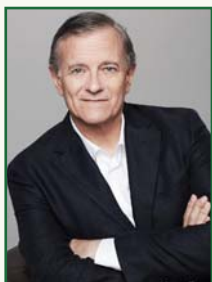
Catégorie 1 (formule « Jeunesse », moins de cinq ans et demi) : 30 €

Catégorie 2 (formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy*
et de la Comète de Allais : 40 €

Catégorie 3 (formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information
concernant nos manifestations, ainsi que de l'envoi électronique d'*Alphy*.

Le Prix Jaillard péteux-de-broue



Décerné à Francis Huster

pour sa féminisation au-delà de notre langue.

Au cours d'une interview sur les ondes d'Europe 1, le comédien n'a pas craint d'évoquer « une sérial killer ou sérieale killeuse ». Après l'insulte faite à Molière, l'outrage fait à Shakespeare. « Mais jusqu'où s'arrêteront-ils ? » questionnait Coluche.

La question reste pendante.

L'esprit des amis d'Allais

**Edmond (1856-1941)
Haraucourt**

CET hydropathe, conservateur au musée de Cluny, publia plusieurs romans ainsi que des œuvres dramatiques ou lyriques. Il signa *La Légende des sexes* du pseudonyme « Sire de Chambley », que *Le Chat noir* de Salis fit connaître.

Son « Sonnet pointu », que nous reproduisons ici, ne déparerait pas les *Calligrammes* de Guillaume Apollinaire.

Reviens sur moi ! Je sens ton amour qui se dresse ;
Viens. J'ouvre mon désir au tien, mon jeune amant.

Là... Tiens... Doucement... Va plus doucement...

Je sens tout au fond ta chair qui me presse.

Rythme ton ardente caresse

Au gré de mon balancement.

O mon âme... Lentement,

Prolongeons l'instant d'ivresse

Là... Vite ! Plus longtemps !

Je fonds ! Attends

Oui... Je t'adore...

Va ! Va ! Va !

Encore !

Ha !



Les cocus-de-la-Comète

Sous l'impulsion de son président Philippe Davis, et de son nonce Xavier Jaillard, l'Association des Amis d'Alphonse Allais a entrepris, en toute illégalité et en pure perte, une opération de forfaiture visant à mettre la main sur notre association l'Académie Alphonse-Allais.

Cela serait risible si, profitant de la naïveté de quelques-uns, ces imposteurs ne leur avaient fait miroiter une « intronisation » dans notre cercle, aussi grotesque que contraire à la législation, ou un prix dont nous sommes seuls propriétaires. Les malheureuses victimes, dont les noms figurent ci-dessous, dans une liste non exhaustive, ne sont évidemment pour rien dans cette imposture.

Paul ADAM
Sandrine ALEXI
Myriam ALLAIS
Fabienne AMIACH
Pascal AMOYEL
ARMELLE
Pierre AUCAIGNE
David AZENOT
Didier BARBELIVIER
Julie BATAILLE
Marie-Paule BELLE
François BERLÉAND
Laurence BOCCOLINI

Christiane BOPP
Éric BOUVRON
Grâce de CAPITANI
Christophe CAROTENUTO
Pierre-Jean CHALENÇON
Philippe CHEVALLIER
Sylvain COLLARO
Sophie DAVANT
Jean-Louis DEBRÉ
Patrice DREVET
Antoine DULÉRY
Anny DUPEREY
André DUSSOLLIER

Marc FAYET
Philippe FERTRAY
Liane FOLY
Jean-Louis FOURNIER
Catherine FROT
Thierry GARCIA
Anne GOSCINNY
Léa LANDO
Éric LAUGÉRIAS
Bernard LE COQ
Fabien LECŒUVRE
Pascal LÉCITIMUS
Olivier LEJEUNE

Serge LLADO
Bastien LOUKIA
Rebecca MAI
Blandine MÉTAYER
Raphaël MEZRAHI
Nelson MONFORT
Éric NAULLEAU
Tanguy PASTUREAU
Valérie PERRIN
Gérard PONCET
Nicolas PUBREUIL
Yves PUJOL
Mathieu RANNOU

Anne RICHARD
Muriel ROBIN
Roland ROMANELLI
Nathalie SAINT-CRICQ
Jacques SANTAMARIA
Sandrine SARROCHE
TEX
Fabienne THIBEAULT
Marc TOURNEBEUF
Arnaud TSAMERE
Ben TSAMERE

... et les super-cocus-de-la-Comète, qui n'ont jamais obtenu le Prix Alphonse-Allais :

Jean-Claude CARRIÈRE † ; René de OBALDIA † ; Philippe SARDE ; Alexis GRÜSS ; Claude LELOUCH ; Pierre RICHARD.

CANULARS ET MYSTIFICATIONS DE L'HISTOIRE

Si nous paraphrasions Michel Audiard qui fait dire à Jean Gabin dans Le Cave se rebiffe: « Depuis Adam se laissant enlever une côte jusqu'à Napoléon attendant Grouchy, toutes les grandes affaires qui ont foiré étaient basées sur la confiance », nous dirions que toutes les mystifications qui ont réussi étaient, elles aussi, basées sur la confiance.

À partir de ce numéro, Alphy vous propose de visiter les dessous des plus beaux, des plus gigantesques canulars et mystifications qui ébranlèrent un temps une ville, une région, un pays, à travers ses naïfs, ses gogos, ses crédules dont parfois nos hommes politiques eux-mêmes au plus haut niveau de l'État.

Une visite intempestive

Le héros de cette histoire se présente chez le général de Ladmirault, qui le reçoit.

— Que puis-je pour vous, cher monsieur? s'enquiert le général.

— Eh bien! je ne sais pas, répond son visiteur, étonné.

— Comment?

— Certes... mon général, puisque vous m'avez mandé.

— Moi?

— J'ai avec moi votre convocation.

— C'est une erreur; je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— Voyez vous-même, mon général.

Notre homme tend la carte au général, qui en prend connaissance.

— Oui, il s'agit d'une de mes cartes de visite, mais je n'ai pas écrit ces lignes.

— Comment!...

— Vous semblez être victime d'une farce.

Le général réfléchit quelques instants, puis:

— Mais... c'est aujourd'hui le 1^{er} avril 1873, et je crains que quelque mauvais plaisant...

Et le général part d'un formidable rire que son visiteur ne peut faire autrement que partager quoiqu'il n'en ait pas réellement envie.

Le général pousse sa réflexion:

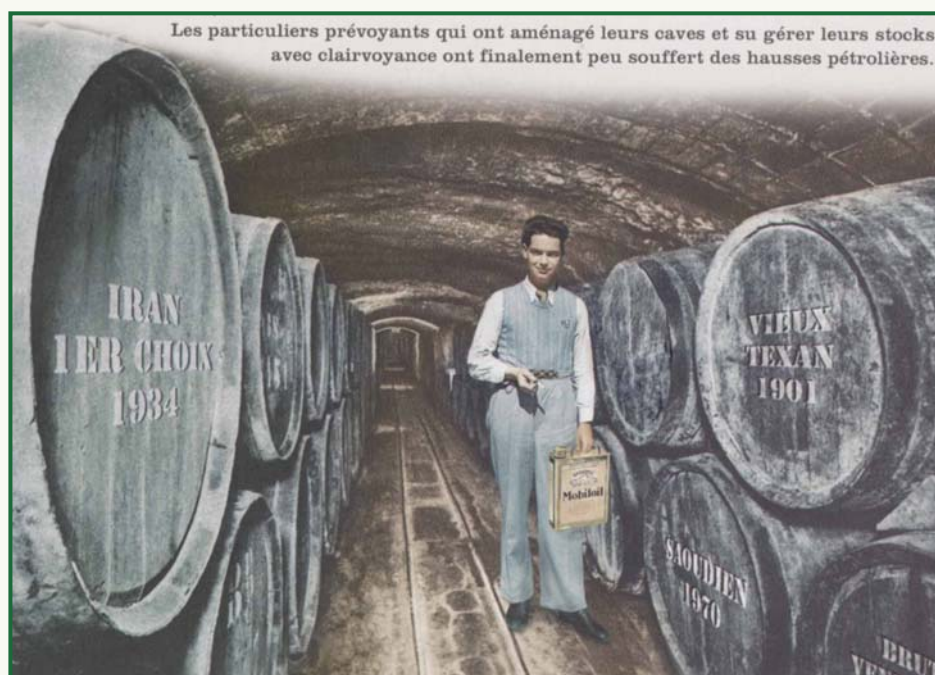
— Qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée que je désirais vous entretenir?

— Mon général, ma foi, j'avais bien imaginé... je songeais que peut-être... Il se trouve que pendant la guerre, j'ai failli être amputé. Des proches évoquèrent pour moi une possible décoration. Bien que n'ayant effectué aucune démarche, lorsque j'ai reçu votre carte, je me suis dit que... il se pourrait... peut-être...

— Voilà donc l'affaire! conclut le général. Eh bien! puisqu'on a voulu se jouer de vous, je vais m'employer pour que cette histoire vous soit favorable.

Une semaine après cette visite, paraissait à l'Officiel la nomination du mystifié au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Max Triplegallo

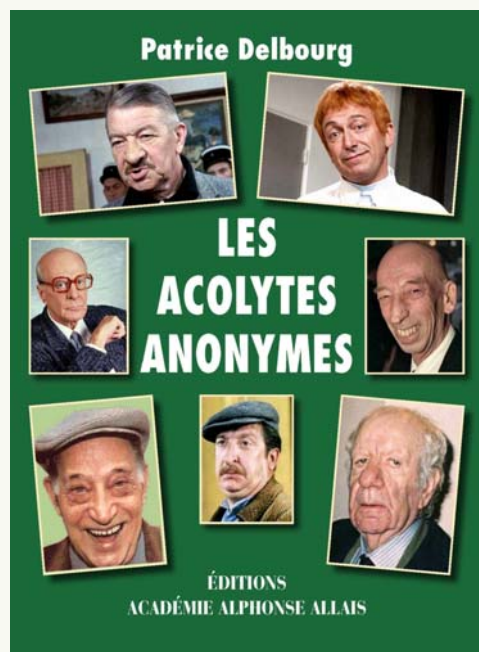


**Les
bonnes
idées
qui
reviennent
à la
mode**

**Ne nous
moquons pas !**

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALPHY

Les Acolytes anonymes



ON RECONNAÎT leurs silhouettes avant même le générique. Ce sont les acolytes anonymes, les seconds couteaux du cinéma français, les princes de la périphérie, les rois du plan de dix secondes qui vole souvent la vedette aux têtes d'affiche.

Commissaires, truands, bistrotiers, voisins râleurs, clochards, indics, copains de régiment ou poètes de comptoir, ils ont joué avec Gabin, Ventura, Bardot, Belmondo ou Delon sans jamais réclamer le fauteuil du milieu.

Notre ami Patrice Delbourg leur rend les honneurs. Une galerie de trente trognes cabossées, de trajectoires à éclipses et de gloires furtives, où l'on constate de nouveau qu'un film tient souvent debout grâce à ceux dont le nom se dissipe trop vite dans la fumée des projecteurs.

Auteur d'une cinquantaine d'ouvrages dont l'indispensable *Comme disait Alphonse Allais*, Patrice Delbourg « détenteur des paroles du maître » honore les pages d'*Alphy* par ses portraits tendres ou joyeux, en véritable « jongleur de mots ».

Un bien joli cadeau pour les fêtes de fin d'année.

Réservez votre exemplaire en édition limitée à cent dix exemplaires numérotés de I à CX, dédicacé (indiquez le prénom souhaité) en envoyant votre règlement de 16 €, frais de port inclus, à :
Jean-Pierre Delaune – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien,
chèque libellé à l'ordre de Institut Alphonse-Allais.

GÉOGRAPHIE FANTASISTE

Il est désormais l'heure de trouver de nouveaux repères et l'équipe de France a effectué hier son plus long voyage depuis son arrivée aux États-Unis, plus de quatre heures de vol entre Boston et Dallas, la capitale du Texas, un État qui n'a pas grand-chose à voir avec le Massachusetts.

**De *L'Équipe*, le 13 juillet
durant la Coupe du monde de football**

... ni Dallas avec Austin !

NDLR (transmise confraternellement à *L'Équipe*) :

... ni Sydney (ou Melbourne) avec Canberra ;
... ni Rio de Janeiro avec Brasilia ;
... ni Toronto avec Ottawa ;
... ni Istanbul avec Ankara ;
... ni Lagos avec Abuja ;
... ni Dubaï avec Abu Dhabi.

LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE-ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr

Devant mon poste

EN CET ÉTÉ de canicule, j'avais la flemme de monter le courrier. Je farnientais devant mon poste pour suivre les retransmissions sportives télévisées.

J'ai regardé la Coupe du monde de football puis le Tour de France cycliste. Le mois suivant, glissant dans la piscine, comme tout bon contrepéteur, j'ai admiré nos champions médaillés qui nageaient dans le bonheur aux Championnats d'Europe de natation. Comme en même temps se déroulaient les Championnats d'Europe d'athlétisme, j'ai admiré ces animaux malades de la piste. Si certaines contreperformances de nos Français me chagrinerent, je n'en avais pas pour autant l'athlète près du bonnet. Et je félicitais nos jeunes gens qui honoraient nos couleurs.



Au fil des épreuves sportives, nos dirigeants politiques eurent le plus grand mal à s'abstenir de se mettre en évidence, la palme revenant probablement au président des États-Unis, réclamant téléphoniquement qu'une sanction frappant un footballeur de son pays soit abandonnée. Loin de s'offusquer, le président de la Fédération internationale de football ne cria pas qu'il y avait trumperie sur la marchandise, et il se dépêcha de satisfaire l'ego présidentiel.

Forts de ce résultat, nos dirigeants auraient tort de se gêner. On peut donc envisager que bientôt ils réprimanderont eux-mêmes le conducteur imprudent auteur d'un dépassement illicite ou roulant à une vitesse excessive, interviendront dans les familles pour tancer le cancre sanctionné d'un nouveau zéro en histoire-géographie, ou inciteront le gamin rebelle à manger sa purée avant d'aller jouer. Ils nous invitent

aujourd'hui à consommer cinq fruits et légumes par jour et à boire avec modération sans qu'on sache très bien où elle commence et où elle finit. Demain, peut-être nous imposeront-ils un vêtement obligatoire.

— C'est ce que Mao a fait en Chine... observa M. Levallais à l'occasion du thé chez la bignote.

— Bah ! Louis XIV n'est-il pas intervenu auprès de Molière pour lui commander d'ajouter la scène du chasseur à ses *Fâcheux* ? commenta M. Chouvert.

— C'est juste, approuva M^{me} Galéa. Et plus près de nous, lors de la canicule de 2003, le Premier ministre ne tendit-il pas un verre d'eau à une pensionnaire d'une EPHAD : « Il faut boire, madame » sur le ton de cette publicité : « Il faut mettre du

Calgon® dans votre machine, madame Denise » ?

— Vous verrez qu'un jour ils nous imposeront une manière officielle de faire l'amour, lança M. Labrune, mon amant du 4^e gauche, en me jetant un regard complice.

— N'exagérons pas ! nous exclamâmes-nous.

— Cela s'est déjà produit, poursuivit M. Labrune. Ne prête-t-on pas au duc d'Aumale une forme d'évangélisation en Algérie dans ce domaine ?

— Rumeur, simple rumeur, corrigea M^{me} Duval. Mais enfin, si nos gouvernants se mêlent de notre vie quotidienne, de l'éducation des enfants, de leur instruction et de notre équilibre sexuel, qui décidera des affaires de l'État ?

— L'intelligence artificielle ! répondit M. Bronsky. Pourra-t-elle faire pire que leur artificielle intelligence ? 🍷

M^{me} Michu

L'HUMOUR VAGHE

Émile Zola (1840-1902), qui n'appréciait guère son confrère Barbey d'Aurevilly (1808-1889) dont il dénonçait l'orgueil, dit un jour de lui :

« Quand il consulte son miroir, il croit voir l'océan. »

Lorsqu'il l'apprit, l'auteur des *Diaboliques* rétorqua à l'adresse du naturaliste :

« Quand il regarde une fosse à purin, il croit voir son armoire à glace. »

Sécail

La face cachée de l'art

À la lumière de l'actualité, il convient de revoir notre lecture de cette illustration de J. J. Grandville qui agrémentait, parmi d'autres, les *Scènes de la vie privée et publique des animaux* – un recueil collectif de nouvelles satiriques paru vers 1840 et sous-titré *Étude de mœurs contemporaines*. C'est bien ce dernier adjectif qui mérite l'attention, du fait de son caractère passager. Par exemple, on peut dire « imbécile un jour, imbécile toujours », tandis que la même formule ne saurait s'appliquer au terme « contemporain ».

Le talentueux caricaturiste, qui n'avait pas le crayon dans sa poche dès qu'il s'agissait de frapper la bêtise, ne désavouerait pas notre pertinent effort d'adaptation !

F. P. L.



ANNONCES CLASSÉES

Trouvé

Allitération : « Je t'ai jeté, mon Giton, sur la jetée près du gîte. J'ai ton jour de judo : c'est jeudi. »
À réclamer au journal.

Joint-venture

Crémier stakhanoviste du travail de la baratte contacterait producteur d'épinards pour association en vue d'écouler stock.

Offre d'emploi

Manilleur recherche détective capable de dire si Panisse coupe à cœur.
Téléphoner discrètement à M. César, bar de la Marine, Marseille. Très urgent.

Réclamation

Commerçant belge demande rectification au bottin des téléphones, son numéro étant entaché d'une coquille. S'adresser Boucherie Sansot, Moulinsart.

VERS HOLORIMES

Quand le colonel informe sa maîtresse du menu, ses soldats s'empressent de préserver la viande.

Moralité

« Amour : melon, lard, mais courgette, pastèque.
À Mourmelon, l'armée court, jette pas steack.

Tafouin

FABLE EXPRESS

*Il est en gestation depuis bientôt un an.
C'est beaucoup, mais l'enfant se refuse à sortir.
Du ventre de sa mère il ne veut déguerpir.
C'est un garçon peureux ce petit chenapan.*

Moralité

Sors dehors si t'es un homme !

Sganalli

Concours de la plus belle faute

Sur CNEWS, qui cumule les bévues, ce rapport des propos de Édouard Geffray, ministre de l'Éducation nationale : « *Mon objectif n'est pas de réduire le taux de réussite, de faire que le pourcentage augmente ou qu'il régresse. Le but, c'est d'amender un maximum d'élèves au baccalauréat avec une maîtrise du langage.* »
Seront-ils « amenés » à écrire en anglais ?